

Rares amis

On venait de planter, au sommet de la maison, le rameau d'olivier. Ceux qui passaient savaient que c'était la nouvelle demeure de Socrate.

- Alors, Socrate, voilà la maison que tu viens de faire construire !

- Certes...

- Tu as de la chance, elle est toute belle !

- Oh ! ce n'est rien...

- Ah, si. Resplendissante !

- Peut-être...

- Mais pourtant ...

- Quoi ? Quelque chose qui ne va pas ?

- Pardon ? Socrate. Tu sais, je ne veux pas te faire de la peine. Mais, je ne suis pas le seul...Loin de là. Tous tes amis le disent...

- Mes amis ? Que veux-tu dire par là ?

- Je ne parle pas des simples connaissances mais de tes vrais amis. Et autant te le dire, quelque chose ne va pas : ta maison n'a que deux pièces. Et encore, toutes petites !

- C'est plus qu'il n'en faut !

- Ah, non Socrate, je ne te comprends pas. Tous tes amis, te dis-je...Comment veux-tu qu'ils tiennent là-dedans ?

- Les amis, on s'imagine pouvoir en faire une liste interminable. En réalité, on peut les compter sur les doigts de la main. Rien n'est plus facile de se dire ami, mais rien n'est plus rare que la véritable amitié.

Sagesses et malice de Socrate, le philosophe de la rue, Christian Roche et Jean-Jacques Barrère, Albin Michel

Les trois tamis

- Il faut que je te raconte, Socrate, ce que je viens d'apprendre sur ton ami...

- Attends un peu ! La langue te brule-t-elle à ce point que tu n'as même pas songé à passer ce que tu as à me dire au travers des trois tamis ?

- Mais Socrate, que veux-tu dire ?

- Tu sais bien qu'avant de parler, il faut toujours passer ce qu'on a à dire au travers de trois tamis.

- Quels tamis ?

- Le premier tamis est celui de la **vérité**. Es-tu sûr que ce que tu veux me dire est vrai ? L'as-tu vraiment vérifié par toi-même ?

- Non, on me l'a dit.

- C'est donc du « on dit », une rumeur. Tu ne sais même pas si c'est la vérité.

- Bof.

- Passons-le au travers du deuxième tamis : ce que tu veux m'apprendre sur mon ami est-il quelque chose de **bon** ?

- Ah non ! Au contraire...

- Tu veux me dire du mal de mon ami et tu ne sais même pas si c'est vrai ! Ce sont peut-être des mensonges, des racontars...

- Bof !

- Voyons le troisième tamis. Ce que tu as à raconter est-il **utile** ?

- Non pas vraiment...

- Alors, si ce que tu veux me dire n'est ni vrai ni bon ni utile, pourquoi veux-tu me le dire ? Garde-le pour toi. Encore mieux, oublie-le ! »

Sagesses et malice de Socrate, le philosophe de la rue, Christian Roche et Jean-Jacques Barrère, Albin Michel

Un plat de lentilles

- Mais enfin, Socrate, cela ne fera pas assez !
- Quoi donc ?
- Eh bien, pour le repas de ce soir...
- Si. Un plat de lentilles.
- Ça ne fait pas lourd !
- Si tu veux, je mets en plus, un oignon grillé.
- Mais, tu le sais pourtant, Socrate, un seul ce n'est pas assez. Tu oublies sans doute...
- Quoi donc ! Je ne suis pas un homme qui oublie quoi que ce soit.
- Mais si. Tu oublies tes amis.
- Quoi ? Quels amis ?
- Ceux que tu as invités pour ce soir...
- Ah oui ! C'est vrai.
- Tu vois bien, il faut prévoir autre chose.
- D'accord, un poisson séché de plus fera l'affaire.
- Allons, Socrate ! Tu n'es pas sérieux. Ce sont tes **amis**.
- Eh bien, justement !
- Décidément, Socrate, je ne comprends rien à ce que tu racontes !
- C'est pourtant simple... Si ce sont vraiment mes amis, qu'est-ce que ça peut leur faire ?... Que leur importe un plat de lentilles ou un poisson séché ! La vraie amitié se moque de la richesse.
- Tu exagères, ils ne seront pas contents.
- Alors ce ne sont pas vraiment des amis... Et je te le dis, moi, Socrate, si ce ne sont pas mes amis, qu'est-ce que ça peut me faire ?... Que m'importe qu'ils ne soient pas satisfaits ! »

Sagesses et malice de Socrate, le philosophe de la rue, Christian Roche et Jean-Jacques Barrère, Albin Michel

Pierre dit que je suis son meilleur ami, mais n'empêche qu'il ne vient jamais chez moi. C'est toujours moi qui vais chez lui, c'est toujours moi qui apporte ses devoirs quand il est malade, c'est toujours moi qui le cherche dans la cour, c'est toujours moi qui l'attends à la sortie de l'école, c'est toujours moi qui lui propose un bout de mon goûter.

Le père de Lucas est entraîneur d'une grande équipe de football. Quelquefois Lucas se demande si les garçons de sa classe veulent être amis avec lui parce que son père leur donne des places pour les matchs...

Camille va déménager. Son père a trouvé un nouveau travail et sa mère est d'accord pour en chercher un là où ils vont s'installer. Depuis qu'ils lui ont annoncé cette nouvelle, Camille est désespérée. Elle n'arrive plus à s'endormir, elle n'a pas envie de se lever le matin, elle pleure tout le temps. « Mais tu vas avoir une grande chambre pour toi toute seule, ton frère ne t'embêtera plus. On aura un jardin. Un jardin à nous ! Il y a même un cerisier ! Et là-bas, il fait plus chaud qu'ici, on pourra déjeuner dehors dès le printemps, faire des barbecues, et peut-être que d'ici 2 ou 3 ans, on aura assez économisé pour construire une piscine. » Camille rêve depuis longtemps d'éjecter son frère de sa chambre, il fouille dans ses affaires et il met un bazar pas possible. Mais, tout d'un coup, elle s'en fiche. Elle est même prête à lui laisser la chambre et à dormir sur le canapé du salon. Et elle se fiche du jardin, et du cerisier, et du barbecue. Et même de la piscine.

« A quoi ça sert d'avoir tout ça si Margaux et Delphine ne sont pas là ? » se demande Camille en regardant les photos de la nouvelle maison. « A rien », se dit Camille.

L'amour et l'amitié, Les goûters philo.



Le trio infernal



En classe, Mono-la-Paresse s'est fait deux bons amis : Gigi-Sauterelle et Jean-Bertrand. Gigi-Sauterelle est une grande brinque qui sautille tout le temps, comme si elle avait des ressorts sous les chaussures. Jean-Bertrand, lui, est moins agité. C'est un gringalet bien habillé et soigneusement coiffé, un peu snob, mais toutefois fréquentable.

Tous les trois forment une sacrée équipe. Leur occupation favorite consiste à glisser des croquettes de chien dans les boîtes aux lettres des maisons. Mono-la-Paresse et Gigi-Sauterelle opèrent à mains nues alors que Jean-Bertrand, plus délicat, fait usage des gants de vaisselle qu'il a chipés à Antoninette, la femme de ménage de sa mère.



Gigi-Sauterelle est le cerveau du groupe. C'est elle qui a imaginé ce divertissement, et elle n'a pas eu de mal à convaincre les deux autres de jouer avec elle à ce qu'elle appelle « Tiens, voilà le facteur ! ». Il faut dire que depuis toute petite elle adore jouer à « Tiens, voilà le facteur ! ». D'ailleurs, plus tard, elle travaillera à la poste. C'est son rêve de travailler à la poste. Ça ne s'explique pas, c'est comme ça.



Jean-Bertrand agit avec sérieux : il repère les croquettes à distance et choisit les mieux moulées, les plus fermes. Ah ! ça oui, il est fort pour bien les choisir. Sa compétence fait l'admiration de Mono-la-Paresse. Lui, toujours pressé, rafle les premières qui se présentent. Malheureusement, il tombe souvent sur les plus molles, celles qui se défont tout de suite dans la main. S'y collent, s'incrustent sous les ongles. Quant à Gigi-Sauterelle, elle n'a pas son pareil pour introduire dans les boîtes à lettres celles qu'elle ramasse. Afin de ne pas se faire remarquer par les passants, elle procède avec naturel, l'air de rien, en sifflotant, exactement comme si elle déposait du courrier. Du grand art, en somme.



En revanche, les deux autres sont moins habiles à donner le change. On voit bien qu'ils sont en train de faire un mauvais coup. Par chance, ils ne se sont pas encore fait prendre, mais leur manque de savoir-faire pourrait bien finir par éveiller les soupçons.



Sûrement se feront-ils pincer un jour ou l'autre, et ce jour-là il est probable que Gigi-Sauterelle, pour se tirer d'affaire, fera celle qui ne les connaît pas. On peut parler qu'elle ira même jusqu'à se ranger du côté des gens scandalisés et poussera avec eux des cris d'indignation. Certes, elle est bonne copine, mais en cas de nécessité, elle n'hésitera pas à lâcher ses complices. Chacun pour soi et Dieu pour tous !

Illustrations Simon Liberman

Debroutez-vous sans moi, les gars ! Et les deux autres nigauds trinqueron pour elle. Ils pourront toujours se dire : « La vie c'est comme ça. Quand on est dans le caca jusqu'au cou, il se présente toujours quelqu'un pour vous y enfoncer la tête. »

Au moins, ça leur apprendra à mieux choisir leurs amis, plus tard.

Extrait de *Croquer et avaler*, 28 histoires inspirées de Claude Bourguet et Jochem Carver, éd. Nathan, coll. Petite Laine Humour.



QUELLE LÂCHE
CETTE GIGI !
ABANDONNER SES AMIS
COMME ÇA !

BAH ! ILS SE SONT
AMUSÉS GRÂCE
À ELLE !

ELLE S'EST SERVIE
D'EUX POUR FAIRE SON
JEU FAVORI ET
ENSUITE, ELLE LES
LAISSE TOMBER !

MAIS ÇA
AURA TERNI
À QUOI QU'ELLE
SE DÉNONCE ?

Mais
alors...

Comment pour-tu
être sûre que tes amis
sont bien tes amis ?

Où alors il
y aurait des
amis juste pour
rigoler et
d'autres pour
se soutenir ?

Et toi
qu'en
penses-tu ?

Conception Aline Mignon



La complainte de Rutebeuf

Que sont mes amis devenus ?

Les maux ne savent seuls venir :
Tout ce qui m'était à venir
Est advenu.

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ? J

e crois qu'ils sont trop clair semés :
Ils ne furent pas bien fumés,
Si m'ont failli.

Ces amis-là m'ont bien trahi,
Car, tant que Dieu m'a assailli
En maint côté,
N'en vis un seul en mon logis :
Le vent, je crois, les m'a ôtés.

L'amour est morte :
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte :
Les emporta.

AMI-AMI
RASCAL & CIREL

Dans une jolie vallée vivaient sans se connaître un gentil petit lapin et un grand méchant loup.

Le gentil petit lapin habitait tout en bas de la vallée dans une petite maison blanche.

Le grand méchant loup habitait tout en haut de la vallée dans une grande maison noire.

« Le jour où j’aurai un ami, j’aimerais qu’il soit petit comme moi » se disait chaque matin le gentil petit lapin. Mais d’ami comme lui, Le petit lapin n’en avait point.

Dans sa grande maison noire, Le grand méchant loup se disait chaque soir : « Le jour où j’aurai un ami, je l’aimerai immensément ! »

Au saut du lit, le petit lapin déjeunait d’un jus de jeunes carottes et de quelques tendres feuilles d’épinard et de laitue. « Le jour où j’aurai un ami, j’aimerais qu’il soit végétarien comme moi », se disait chaque matin le gentil petit lapin. Mais d’ami comme lui, Le petit lapin n’en avait point.

Dans sa grande maison noire, Le grand méchant loup se disait chaque soir : « Le jour où j’aurai un ami, je l’aimerai tendrement ! »

Après avoir déjeuné, le petit lapin dessinait sur les pages blanches d’un grand carnet : des châteaux hantés, de jolies princesses, des chevaliers héroïques et des animaux fantastiques en couleurs. « Le jour où j’aurai un ami, j’aimerais qu’il sache dessiner comme moi », se disait chaque matin le gentil petit lapin. Mais d’ami comme lui, le petit lapin n’en avait point.

Dans sa grande maison noire, Le grand méchant loup se disait chaque soir : « Le jour où j’aurai un ami, je l’aimerai avec talent ! »

Le petit lapin aimait aussi jouer. Aux dés, aux cartes, aux dames, aux échecs. « Le jour où j’aurai un ami, j’aimerais qu’il sache jouer comme moi », se disait chaque matin le gentil petit lapin. Mais d’ami comme lui, le petit lapin n’en avait point.

Dans sa grande maison noire, Le grand méchant loup se disait chaque soir : « Le jour où j’aurai un ami, je l’aimerai, même mauvais perdant ! »

Le petit lapin collectionnait tout, ou presque. Les timbres rares. Les cailloux blancs. Les billes de verre. Les branches d’arbres aux formes étranges. Les nids abandonnés. « Le jour où j’aurai un ami, j’aimerais qu’il soit collectionneur comme moi », se disait chaque matin le gentil petit lapin. Mais d’ami comme lui, le petit lapin n’en avait point.

Dans sa grande maison noire, le grand méchant loup se disait chaque soir : « Le jour où j’aurai un ami, mon amitié ne sera pas banale ! »

Un beau jour, ce jour-là arriva... Le grand méchant loup descendit tout en bas de la vallée où vivait le gentil petit lapin. Il l’aperçut en bordure d’un chemin de terre où poussaient pêle-mêle de la luzerne ... et des fleurs des champs. Lorsque le loup arriva à sa hauteur, le lapin sursauta et, ne sachant trop que faire, lui tendit la brassée de coquelicots qu’il venait de cueillir. Le grand méchant loup prit le gentil petit lapin blanc par la main et serra dans l’autre le joli bouquet rouge écarlate.

« Personne ne m’a jamais offert de fleurs... Tu es mon ami... »

« Je ne veux pas de toi comme ami ! » criait le petit lapin. « Je veux que mon ami soit petit et tu es grand ! Je veux que mon ami aime les légumes et tu n’aimes que la viande ! Je veux que mon ami sache dessiner et tes dessins doivent être affreux ! Je veux que mon ami soit joueur et collectionneur et tu ne dois pas l’être ! »

Le grand méchant loup arriva devant sa grande maison noire. D’un double tour de clé, il ouvrit la grande porte sombre, la referma et dit au petit lapin : « Moi, je t’aime comme tu es. »



MAIS IL EST FOU CE ROMAIN!



ALORS, ASTÉRIX, ON A DES INVITÉS POUR LE SANGLIER ?

HMMF!
BO...



DES INVITÉS ? MAIS JAMAIS DE LA VIE !... À PART OBÉLIX, QUI...

POURANT, IL AVAIT L'AIR DE LE TROUVER BON, TON SANGLIER, CE ROMAIN...



MAIS IL N'Y A PAS TOUCHÉ. VIENS VOTR, O CHEF, NOUS AVONS DEUX SANGLIERS ET ILS SONT ENCORE INTACTS!

TU NE TE SÉPARES JAMAIS DE CE VASE ?



MAIS?!



TU AS LE DROIT DE CHOISIR TES AMIS, ASTÉRIX, MÊME CHEZ L'ENNEMI, MÊME CHEZ LES ROMAINS.

TU NE POUVAIS PAS ATTENDRE AVANT D'AVALER CES SANGLIERS, ESPÈCE DE GOINFRE!



ILS ALLAIENT REFROIDIR, ET QUAND TU ES SORTI POUR SUIVRE TON AMI...

CE N'EST PAS MON AMI!!



OH, TU AS LE DROIT DE CHOISIR TES AMIS! MÊME CHEZ L'ENNEMI! MÊME CHEZ LES ROMAINS!

MES AMIS, JE LES CHOISIRAI MIEUX D'ORÉNAVANT!



J'AI COMPRIS. VIENS, IDÉFIX, NOUS SOMMES DE TROP ICI.



AVÉ, ASTÉRIX!



TEXTES PHILO

« Ceux qui se témoignent mutuellement de l'amitié, en se fondant sur l'utilité qu'ils peuvent en retirer, ne s'aiment pas pour eux-mêmes, mais dans l'espoir d'obtenir de l'autre quelque avantage. Ainsi donc aimer à cause de l'utilité, c'est s'attacher en autrui à ce qui est avantageux pour soi-même ; aimer à cause du plaisir, c'est s'attacher en autrui à ce qui est agréable pour soi. Bref, on n'aime pas son ami parce qu'il est lui, on l'aime dans la mesure où il est utile ou agréable. Il en résulte que des amitiés de cette sorte sont fragiles. Le jour où les amis ne sont plus utiles ou agréables, nous cessons de les aimer.

L'amitié parfaite est celle des bons et de ceux qui se ressemblent par la vertu. Ils se veulent mutuellement du bien, puisqu'ils sont bons. Vouloir le bien de ses amis pour leur propre personne, c'est atteindre le sommet de l'amitié. Une amitié de cette sorte subsiste tant que ceux qui la ressentent sont bons ; or le propre de la vertu est d'être durable. De telles amitiés sont rares, car les hommes qui remplissent ces conditions sont peu nombreux. Il leur faut en outre la consécration du temps et de la vie en commun ; le proverbe dit justement qu'on ne peut se connaître les uns les autres avant d'avoir mangé ensemble bien des fois. »

D'après Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Garnier-Flammarion, pp210-212

« On ne connaît que les choses qu'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez le marchand. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi ! »

Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, chap. 21

« L'amitié est l'entière confiance que deux personnes ont l'une pour l'autre dans la communication réciproque de leurs jugements secrets et de leurs impressions, dans la mesure où elle peut se concilier avec le respect qu'elles se portent réciproquement. L'homme qui a un ami n'est plus entièrement seul avec ses pensées comme dans une prison, mais il jouit d'une liberté, dont il se prive dans les foules, où il doit se renfermer en lui-même. »

Kant, *Doctrine de la vertu*, Vrin, 1968, p. 149-150

« J'estime si fort l'amitié, que je crois que tout ce que l'on souffre à son occasion est agréable. »

Descartes, *Lettre à Huyghens*, 20 mai 1637

« La parfaite amitié est indivisible. Chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à distribuer ailleurs. En l'amitié, les âmes se mêlent et se confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui ; parce que c'était moi. »

D'après Montaigne, *Essais*, Livre I, chap. 28